Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N° 25.

Robe de perkale corsage à pointes, Chapeau de paille orné de gaze et d'épis bayadère Grecque de chez Mr. Bourguignon, Rue de la Paix, N° 1.

BIBLIOTHEKA MUNICIPALA

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes, des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

TIMBRE ROYAL 30 c. SEINE

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n°. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n°. 25; PAIN-PARRÉ, PONTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau

MODES.

UN poëte latin a dit : « Diane me déplaît habillée, et Cythérée toute nue : l'une a trop peu de décence, et l'autre en a trop. » Un costume léger marque la beauté, un costume libre la met trop en évidence : les grâces mêmes nous paraissent plus attrayantes encore lorsqu'on les dépeint à nos yeux revêtues d'une gaze légère. L'on doit convenir que les Françaises savent allier à présent dans leur mise le bon goût à la modestie, l'élégance à la simplicité : les Romains avaient établi la loi *appia* pour réprimer le luxe des dames romaines; pour nous nous ne devons pas craindre d'attirer l'attention de nos graves législateurs, et de voir lever un impôt sur nos modes nouvelles, car nous paraissons décidées à ne

nous parer que comme les bergères d'Arcadie. Des fins tissus de lin pour vêtement, des fleurs et des rubans pour tout ornement ; quoi de plus simple? et les beautés de l'âge d'or offraient-elles rien de plus modeste dans leurs goûts. Cette disposition pour le genre pastoral paraît avoir gagné jusqu'aux hommes ; on croit à chaque pas rencontrer un *Némorin* ou un *Élio*, la cravate flottante, le cou à demi-découvert, les souliers blancs, le chapeau d'osier ou de feutre d'une couleur tendre, il n'y manque que le ruban bleu qui devrait en ceindre la forme, pour que l'illusion soit complète, et pour nous croire transportées à ces tems fabuleux, où tous les ornemens étaient tendres et fidèles. Partout on voit des femmes charmantes, que leurs jolis costumes embellissent encore : nous en avons surtout remarqué une dont les traits, la parure et l'expression de la physionomie réalisaient le portrait que Florian nous a si grâcieusement tracé : son Estelle ne pouvait avoir plus de douceur dans le regard, plus de recherche et de goût dans sa modeste parure : une robe blanche lacée par derrière, des pointes marquant le bas du corsage, pour faire encore mieux ressortir la finesse de sa taille ; un chapeau d'une paille légère retombant un peu sur le front, des épis paraissant disposés au hasard dans quelques nœuds de gaze, les rubans dont elle attachait son chapeau flottaient au gré du zéphyr, qui venait par intervalles rafraîchir l'atmosphère brûlant qui nous entourait ; tout concourait à reporter mon imagination vers ces tems heureux où la beauté et l'amour conservaient encore tout le charme de l'innocence ; Cependant à l'air mélancolique de la jeune dame, à l'abandon da son maintien, je supposai qu'un sentiment inquiet agitait toutes pensées ; peut-être, disais-je, elle attend un de nos bergers du jour ; peut-être son cœur naïf et sans défiance croira sur parole le beau jeune homme lorsqu'il lui dira : *C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.* Espérons plutôt qu'elle se préservera de toute perfidie ; disons avec La Fontaine :

Toujours par quelqu'endroit fourbes se laissent prendre.

Et disons ensuite aux hommes :

Quiconque est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

Nous avons ajouté à la toilette de la jeune pastourelle, que nous offrons aujourd'hui, le dessin d'un de ces colliers dont nous avons parlé dans notre numéro du 5 du courant. Une erreur très-grave dans ses conséquences s'est glissée dans l'article où nous annonçions ces jolis colifichets : on a imprimé que ces colliers avaient la vertu de préserver *les femmes ;* il y avait dans cette méprise dequoi faire la fortune de l'inventeur, et de quoi ruiner toutes les dames qui paieraient au poids de l'or l'avantage d'être à l'abri de tous les maléfices auxquels nous sommes exposées. Cette amulette n'a de pouvoir que sur les *fourrures*, qu'elle garantit par son parfum de l'approche de tous ces petits insectes destructeurs, qui ne respectent pas plus une marte-zibeline qu'une modeste palatine en renard bleu.

Les robes en blouses ont décidément la vogue ; on en fait en soie, en perkale, en mousseline des Indes; celles-ci ont pour tout ornement un chef d'or au bas du jupon.

Les hommes redeviennent tellement galans, qu'à défaut de pouvoir prendre nos couleurs, et grâce à l'inconstance de nos goûts en modes, il serait difficile qu'ils pussent en adopter aucun, ils se consolent au moins en imitant nos costumes. On n'a pas encore rencontré très-précisément ces messieurs en blouses, mais on dit qu'ils prennent cet habillement pour aller à la campagne. Nous ne serions pas étonnées de les voir bientôt figurer dans un balcon de l'Opéra sous les formes agrestes de nos rouliers. Si cette mode devenait générale, nous n'aurions pas un mot à dire, n'avons-nous pas quelquefois adopté des mascarades aussi bizarres; témoins les énormes paniers de nos grand' mères, et de nos jours les perruques vertes et les bonnets à la chinoise.

Au moment de se rendre à la nombreuse soirée de madame B..., la sémillante Elise quitta le vieil ami qui devait l'y conduire pour aller mettre le nouveau chapeau qui devait perfectionner sa toilette. Après avoir passé trois quarts-d'heure à en étudier la pose, elle reparut dans le salon, non plus avec ces jolies boucles de cheveux flottant négligemment, avec cet air simple, espiègle et séduisant que lui donnait une coiffure sans apprêt et sans recherche, mais avec la physio-

nomie maniérée, l'air contraint et tout l'attirail d'une coiffure qui lui donnait la régularité d'une belle femme, mais lui enlevait les grâces d'une jeune personne. Eh! vous n'êtes plus la même, lui dit son sincère ami, tout à l'heure vous étiez mille fois plus jolie; pourquoi sacrifier ainsi la beauté à la mode? Elise répondit en riant par ces deux vers de Bernis :

La mode est un tyran des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté.

Et aussitôt le vieil ami lui raconta l'anecdote suivante :

« Dans un bal de carnaval je rencontrai une jeune femme assez jolie; mais ce jour-là surtout, quels termes pourraient exprimer combien elle était encore embellie? Non, jamais je ne vis tant d'éclat, tant de vivacité; jamais je ne vis une physionomie plus piquante, des yeux plus animés, une bouche plus riante; ce n'était plus la même femme, c'était une de ces nymphes légères, dont l'imagination voluptueuse des poëtes a embelli les bords de l'Eurotas. Tous les yeux étaient fixés sur elle : d'où venait cet heureux changement d'un costume prescrit par l'usage depuis bien des années, et que le carnaval seul pouvait alors autoriser. Un simple chapeau de bergère d'une paille blanche, placé un peu sur le derrière de la tête, une touffe de fleurs, une chevelure ondoyant avec grâce : voilà le talisman qui créait de nouveaux charmes à Zéphirine. Quel dommage, lui dis-je en l'abordant, que vous ne puissiez pas toujours porter ce chapeau qui vous pare si délicieusement! La jeune femme le savait fort bien, elle sourit et me dit: « hors du bal je serais ridicule; — je le sais bien, repris-je; mais vous seriez si jolie!

» Quelques jours après je rencontrai Zéphirine; mais, hélas! combien elle était changée! ce n'était plus la même femme. Le dirai-je? sous le contour obscur d'une profonde et malheureuse capote, sa beauté se trouvait absolument éteinte, son port n'avait plus ce gracieux développement qui sied si bien à la jeunesse, ses yeux n'avaient plus d'éclat, sa tête n'avait plus l'accompagnement harmonieux d'une coiffure élégante, l'essaim folâtre des jeux et des amours ne se jouait plus dans les anneaux mobiles d'une chevelure flottante; en un mot, Zéphirine n'attirait plus l'œil enchanté des hom-

mes : mais Zéphirine portait le costume du jour, l'usage ce jour-là ne lui permettait pas d'être plus jolie. »

Je comprends à merveille votre histoire, dit Elise en souriant ; tout cela veut dire que je suis laide à faire peur avec mon petit chapeau, et pour me le faire savoir vous vous êtes servi d'une parabole très-piquante ; mais que voulez-vous, mon oncle m'a fait venir ce chapeau à grands frais pour ma fête, et il aura plus de plaisir à me le voir sur la tête que je n'aurai de dépit à entendre dire qu'il me sied mal... Ainsi, mon ami, partons. Cette dernière pensée venait du cœur : Elise sacrifiait l'amour-propre au désir de plaire à son oncle ; son vieil ami la comprit, lui serra affectueusement la main, et la conduisit chez madame B...

VARIÉTÉS.

NOTE

DÉTACHÉE DE LA LITTÉRATURE MUSULMANE.

ORIGINE DU CAFÉ.

Dans les premiers tems du mahométisme il était à la Mecque une femme qui, avec sa fille, s'était dévouée à recevoir des pélerins chez elle, et à les y soigner. Mais ces bonnes femmes, ne sachant rien refuser, furent bientôt accusées d'outrepasser les règles de la charité, et ce mélange de compassion et d'impudeur excita l'indignation du scheix, qui les bannit de la Mecque : elles furent ailleurs périr de misère et de chagrin. La fille, qui avait de quelques jours survécu à sa mère, fut enterrée, par un passant charitable, au pied d'un cafier. Bientôt une maladie épidémique se répandit dans le pays : le scheix en fut la première victime. Son successeur, par une inspiration divine, crut que des ablutions expiatoires calmeraient ce fléau, qu'il considérait comme une punition de l'injustice exercée par son prédécesseur envers ces deux femmes, et ordonna que l'on se lavât avec une infusion de feuilles du cafier au pied duquel elles étaient enterrées. Le remède fit effet : la contagion cessa et l'on s'imagina alors de boire l'infusion même, qui avait été si salutaire.

De l'infusion des feuilles on passa ensuite à celle des fruits, et peu à peu l'usage du café roti et moulu devint universel.

Il y a une version beaucoup plus répandue sur l'origine du café : celle qu'il fut découvert par un berger qui faisait paître des chèvres : quand il les conduisait près des cafiers il les voyait plus gaies, plus bondissantes, tandis qu'ailleurs elles paraissaient languir. Après s'être assuré par plusieurs observations des bienfaisantes propriétés de l'arbrisseau, il voulut en faire l'expérience sur lui-même, et le bien-être qu'il en éprouva en répandit l'usage parmi ses connaissances, et par la suite dans tout le pays.

L'ILLUSTRE COUPABLE,

OU

L'HOMME DE LA DOULEUR.

DÉCIDÉMENT le genre romantique à la façon de Mr. le vicomte d'Arlincourt conserve le terrain sur lequel ce grand homme l'a établi, et c'est encore pour ainsi dire à lui que nous devons le nouveau roman que nous annonçons ici. Tout y porte l'empreinte de son génie : c'est l'*homme qui, frustré dans sa manière de voir, devient plus féroce qu'un tigre; le soleil qui est loin de sa sphère* et une multitude de choses sublimes du même genre, que nous regretterions de tirer des lieux où elles se trouvent si bien et si naturellement encadrées.

L'Illustre coupable a eu pour pères *le Solitaire* et *le Regénat;* et sa physionomie a tant de rapport et de similitude avec la leur, qu'on les prendrait volontiers l'un pour l'autre. Toutefois l'auteur a voulu varier un peu son sujet, et il a placé la scène en Chine, en choisissant pour héros un Chinois tout velu, qui, malgré sa laideur et ses forfaits, parvient à se faire adorer d'une jeune et belle princesse, dont il sauve les jours... Nous nous arrêtons ici, nous craindrions d'ôter à nos lecteurs le plaisir de la surprise. Cependant il est de notre devoir de les prévenir que c'est chez Mr. Amélien Fleuriaux, libraire-éditeur, rue Turenne, qu'ils pourront avoir des nouvelles de *l'Illustre coupable.*

P. A. T.

— Un journal économique, non pour ses souscripteurs, mais pour son rédacteur en chef, nous attaque peu galamment dans son numéro du *double vendredi*. Nous rappellerons à ce journal que nous n'avons pas relevé les fautes typographiques qui, par *économie*, existent dans la plupart de ses numéros : il aurait pu en faire autant à l'égard de la *particulière bien étonnante!* Nous ne parlerons pas du général *Carthaginois*, il aurait pu s'apercevoir que ce n'est qu'une faute de copiste, l'auteur de l'article n'ayant pas une écriture *ministérielle*.

— Un nouveau roman, écrit d'un style moins barbare que le nom de son auteur, vient de paraître chez Noël Lefèvre, rue Quincampoix, n°. 59. Prix : 5 fr., et 6 fr. franc de port. Son titre est *l'Enfant du coche :* cet enfant est fait pour plaire et intéresser; nous en rendrons compte dans un prochain numéro.

— On parle beaucoup depuis quelque tems d'un enfant merveilleux : c'est le jeune Praun, fils du baron de Praun, colonel au service de l'empereur d'Autriche.

Cet enfant, né en Hongrie au mois de juin 1811, a maintenant onze ans. A l'âge de trois ans et onze mois (le 19 mai 1815), il joua en public, à Vienne, un concerto de violon, avec un si grand succès, que l'on grava son portrait. Un mois plus tard, il obtint le premier prix dans sa classe. A quatre ans et demi, il était si fort au jeu de dames, qu'il gagna plusieurs parties de suite à un célèbre joueur. Celui-ci ayant montré de l'humeur, le jeune Praun voulut se battre au pistolet avec lui. On voulut voir jusqu'où irait son courage, et l'on fit apporter des pistolets chargés à poudre. L'enfant essuya, sans broncher, le premier feu, et tira ensuite. A l'âge de cinq ans, il étonna tout le monde par son adresse à l'escrime, à la danse, au tir et à l'équitation. En attendant, la musique demeurait son étude favorite. Le 20 août 1816 (à cinq ans et deux mois), il dirigea un grand orchestre à Tyrneu, et dans le cours de cet été, il se fit entendre sur le violon à Presbourg, Pest, Bade, etc. L'année d'après, il joua un concerto de Rode, en présence de l'empereur, qui lui donna la grande médaille d'or, du Mérite Civil. A six ans trois mois, il composa une ode en musique. Il était très-fort au billard. En 1817, il commença un voyage, au-

quel il compte consacrer sept ans. Il est accompagné d'un directeur d'études, de quatre professeurs, d'une gouvernante et de plusieurs domestiques. Partout où il a passé il a été l'objet de l'admiration, et a été membre honoraire d'une foule de société philarmoniques, d'instituts et d'académies. La grande duchesse de Parme lui donna, en 1820, la croix de Saint-George. En 1821, il eut une médaille d'or et le diplôme de l'université. Vers la même époque, le Pape le nomma comte-palatin et chevalier de l'Eperon-d'Or. Il est maintenant encore à Rome; mais il va bientôt quitter l'Italie pour se rendre en France, et parcourir ensuite le reste de l'Europe. Sa taille n'est point au-dessus de son âge et sa constitution n'est pas forte.

THEATRES.

VAUDEVILLE.

Première représentation du *Coq de village*.

Le succès de cette pièce a dû complètement satisfaire l'amour-propre des auteurs et les plaisirs du public. Il s'est établi quelques discussions sur le genre de compilation de ce nouveau vaudeville. Mais pourrait-on reprocher aux zélés littérateurs, qui ont travaillé sur un canevas incorrect, le soin qu'ils ont pris d'en corriger les erreurs et d'en supprimer les abus? Il semble qu'alors ils ont bien plus de droit à la reconnaissance qu'à la critique, et les noms de MM. Hubert, Décour et Théodore, ont encore trouvé dans cette réflexion un nouveau titre à l'approbation que leur méritait déjà un talent qui a été justement apprécié.

— *Maria*, ou *les Fiancés siciliens*, mélodrame en trois actes, sera, dit-on, incessamment représenté au théâtre de la Gaîté. Les Siciliens dépeints ordinairement comme amans assez jaloux, époux peut-être trop soupçonneux, prendront sans doute dans le titre de fiancés un caractère plus aimable, et prouveront encore qu'il est plus d'une profession où l'on devrait s'arrêter au noviciat.

Imprimerie de Dondey-Dupré, rue St.-Louis, N°. 46, au Marais.